

## SILVIA BARON SUPERVIELLE : LES LIEUX DU SILENCE

Iulian Toma  
Université de Chypre  
itoma001@ucy.ac.cy

**Résumé :** S'il est un thème qui offre à la poésie de Silvia Baron Supervielle un ancrage dans l'imaginaire aussi riche que dans la matérialité du discours, et dont l'analyse permet par ailleurs de mettre en évidence la dimension métapoétique de cette œuvre, celui-ci est sans doute le silence, celui notamment correspondant non pas à l'absence du bruit, mais à l'absence de la parole. Tantôt lieu du poème (la page blanche), tantôt univers intérieur, tantôt lieu lointain, le silence est souvent représenté en tant qu'espace. Ce sont les modalités de cette spatialisation du silence qui font l'objet de cet article.

**Mots-clés :** Silvia Baron Supervielle, poésie, silence, espace

**Abstract:** If there is one theme that provides Silvia Baron Supervielle's poetry with a solid grounding in both the imagination and the materiality of discourse, and whose analysis allows us at the same time to highlight the metapoetic dimension of this work, this is specifically silence; not as absence of noise, but as absence of speech. Whether it appears as the place of the poem (the blank page), as an inner space, or as a distant place, silence is often represented spatially. This article explores the modalities of this spatialization of silence.

**Keywords:** Silvia Baron Supervielle, poetry, silence, space

*[J]e tente une voix improbable qui  
assemblerait l'espace et le silence  
(Baron Supervielle, 2018 : 94)*

Le fantasme d'écrire le silence, auquel la poésie moderne doit une partie de sa fascination et de son prestige, a une double source. D'une part, il a à voir avec une certaine méfiance envers le langage perçu comme inapte à traduire toute la profondeur et la complexité de la réalité humaine. Cette dimension du vécu entourée de mystère et échappant au langage coïncide avec ce que Vladimir Jankélévitch appelait *l'ineffable*, cet « inexprimable fécond de la vie, de la liberté et de l'amour » (1983 : 92) que transmettrait singulièrement la musique, ce langage sans parole, et qui nourrirait aussi la poésie. Sur cet informulable aux « propriétés fertilisantes et inspirantes » il y a, insiste le philosophe, « indéfiniment, interminablement à dire » (*ibidem*). D'autre part, la quête d'une écriture du silence se donne à comprendre comme attrait de l'impossible, comme volonté de nommer ce qui fige la parole : l'absence, le vide, la

mort. Ce qu'il s'agit d'exprimer dans ce cas, c'est *l'indicible*, que Jankélévitch place aux antipodes de l'ineffable en ceci qu'il serait « ténèbre impénétrable et désespérant non-être (...) qui rend l'homme muet en accablant sa raison et en médusant son discours » (*ibidem*). Cette posture poétique imprégnée du paradoxe de l'existence, c'est peut-être Maurice Blanchot qui l'a énoncée avec le plus de netteté : « Garder le silence, c'est ce que à notre insu nous voulons tous, écrivant » (1980 : 187). L'un des bouts du silence mène à la musique et à la promesse de s'approcher ainsi d'un informulable essentiel, l'autre, à une écriture qui fait du néant son objet de prédilection. Ces deux voies du silence dans la poésie sont balisées aussi par George Steiner dans *Langage et silence*. « La crise de la poésie, écrit-il, (...) a commencé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » (1999 : 52) et a conduit certains poètes à espérer rendre au verbe un « pouvoir d'incantation » (*idem* : 53), à rechercher un « idéal musical » (*idem* : 54), alors qu'à d'autres elle a fait connaître la « tentation (...) du mutisme » (*idem* : 84).

C'est au second versant du silence poétique qu'appartient la parole ténue de Silvia Baron Supervielle. Associant poésie, traduction, roman, nouvelle, correspondance, essai et écriture autobiographique, son œuvre multiforme conserve une indéniable cohérence. Dans leur « Introduction » au volume collectif *Silvia Baron Supervielle ou le voyage d'écrire*, Martine Sagaert et André Alain Morello mettent en relief, parmi les traits singularisant cette création, le fait qu'elle « s'inscrit entre les silences, dans le vide de la page noircie de signes » et qu'elle est « bâtie sur l'absence » (2022 : 13). En effet, ces deux thèmes traversent d'un bout à l'autre ses livres, l'un, l'absence, reflétant des contingences biographiques (née à Buenos Aires en 1934, l'écrivaine s'expatrie en 1961 pour s'installer à Paris), l'autre, le silence, exprimant le mal du pays, le manque (de l'Argentine natale). « De tous les côtés, écrit Silvia Baron Supervielle dans son récit autobiographique *La Langue de là-bas*, je suis cette distance, que je me tiens à la fenêtre ou marche dans les rues en regardant les arbres ou retourne à ma table qui nomme le silence. » (2023 : 58) Dans le même livre, le regard rétrospectif porté sur son itinéraire poétique lui fait apparaître un enchaînement « de silences, de points et de virgules, de paysages et de fleuves » (*idem* : 72). Comme le suggère cet inventaire d'éléments constitutifs de sa création, la vacance du verbe précède tout signe et toute image. Symbolisé par la concision de ses poèmes et les espacements qu'ils présentent, ou bien figuré par la mise à profit du signifié, le silence que la page et les mots sont appelés à réverbérer apparaît dans l'univers de Silvia Baron Supervielle comme une manière de *dire* ce qui autrement resterait informulé, comme une stratégie pour contourner l'indicible. Les choses et les êtres absents n'acquiescent une réalité pour celle à qui ils manquent que pendant les moments où les mots se taisent et l'intériorité triomphe. Seulement, le silence n'ayant de signification pour autrui que

par rapport à ce qui est énoncé, son éloquence dépend strictement de la possibilité du *logos*, lequel n'est pas à envisager comme son Autre, mais plutôt comme sa condition nécessaire. Ainsi que le rappellent Philippe Breton et David Le Breton dans *Le Silence et la parole*, ces deux notions se trouvent « moins en opposition qu'en fécondation réciproque » (2009 : 89). C'est cette complicité qui façonne toute poésie du silence.

Chez Silvia Baron Supervielle, le silence comble le vide creusé par l'éloignement du lieu primordial en laissant parler la voix intérieure et prépare ainsi la naissance du poème. Ouverture vers l'imagination, la rêverie et le souvenir, souvent réservé à l'espace de la chambre – lieu propice à la création auquel Alain Corbin consacre toute une séquence de son *Histoire du silence* (2016) –, il est également le point de départ de la parole. Dans l'alchimie du poème, le silence a le rôle essentiel de transformer l'absence en présence, la réalité du néant en réalité du rêve. Il ne s'agit nullement pour l'auteure franco-argentine de recréer le lointain, de le reproduire à partir des vestiges conservés par la mémoire. La présence recherchée par Silvia Baron Supervielle ne coïncide pas avec la représentation ; elle n'est pas de l'ordre de l'image. Comme dans l'acception que lui confère Yves Bonnefoy (dont les écrits sont traversés d'un bout à l'autre par ce mot-clé cristallisant sa pensée philosophico-poétique), elle se donne à comprendre comme vécu fondamental où le sujet perçoit l'objet simultanément comme Multiple et comme Un, dans sa précarité et dans ce qui l'unit à lui. Ainsi, ce que le travail du silence fait émerger et ce dont le poème garde la trace, c'est un *là-bas* (*l'autre rive*) qui, comme l'*arrière-pays* de son confrère, constitue un lieu réel et fantasmé, tangible et imaginaire à la fois.

Dans la pensée poétique de Silvia Baron Supervielle le silence fait corps avec l'espace<sup>1</sup>, avec celui de la page blanche comme avec celui de la terre natale, le premier symbolisant la rêverie taciturne ayant comme objet le second et à laquelle donne voix le poème. Cette consubstantialité de l'espace et du silence est suggérée graphiquement par l'absence de majuscule initiale, de ponctuation et de titre, et syntaxiquement par des énoncés elliptiques, le poème donnant l'impression d'émerger tel un îlot de la transparence du papier. Aucune frontière ne le dissocie de la page muette qui l'engendre, si bien qu'il devient du silence exprimé, « du silence posé sur le papier » (1983 : 37). Une même logique sous-tend la concision de ses poèmes : « [J]'écris des poèmes brefs afin que le signe sur le blanc déploie

---

<sup>1</sup> Souvent, la spatialité est inscrite dans les titres mêmes des recueils poétiques de Silvia Baron Supervielle, où elle se décline en distance, traversée, relief, surface, étendue, horizon, paysage : *Plaine blanche* (1980), *Espace de la mer* (1981), *La Distance de sable* (1983), *Le Mur transparent* (1986), *Essais pour un espace* (2001), *Pages de voyage* (2004), *Autour du vide* (2008), *Sur le fleuve* (2013), *En marge* (2013), *Un autre loin* (2018).

l'espace. (...) Et c'est l'espace qui écrit. » (2023 : 51-52) Un témoignage de *La langue de là-bas* évoque le moment où, quelques années après son arrivée en France, dans le silence de la page vierge, Silvia Baron Supervielle a découvert la langue élémentaire et éthérée des grandes traversées :

Je me suis assise devant une feuille blanche sur le haut de laquelle j'ai écrit deux ou trois mots en français. Ils nommaient des objets courants sans ponctuation ni majuscules. Ils cherchaient à peindre la nudité. Une manière de voir improvisait un dessin sur les pages en se servant de mots brefs. J'eus le sentiment d'avoir trouvé une langue.

Depuis lors, je crois employer le français, mais ce n'est pas lui qui s'écrit. Des lettres ailées poursuivent la transparence jusqu'à l'horizon et suscitent des étendues incroyables. Essais entrecoupés, signes en suspens, notes d'une voix qui s'éloigne et qui revient en silence. (2023 : 55-56)

Lacunaire et dépouillé, le verbe de Silvia Baron Supervielle n'a pourtant rien d'une langue secrète, ésotérique. Ce qu'il condense, c'est du silence et des sens univoques, nullement d'indéchiffrables mystères. Comme le fait remarquer aussi René de Ceccatty dans la préface de l'anthologie *En marge*, « il ne s'agit jamais de poèmes volontairement sibyllins » (2020 : 12), de l'hermétisme ils n'ont que l'apparence.

Une autre forme de spatialisation du silence se produit dans la poésie de Silvia Baron Supervielle sous l'action de la métonymie : de condition du songe du lointain, il devient le lointain même. Des définitions telles que « (...) le silence / ce lieu de mon pays » (1993 : 35) et « (...) l'au-delà / ce silence donné en partage » (2013 : 43), déclinées aussi sous la forme « le rêve où je suis née » (1983 : 133), une lamentation comme « nul orage nulle route perdue / à venir de loin et du silence » (*Plaine blanche* [1980], 2020 : 37) ou encore une supplication amoureuse qui lui fait écho telle « arrive-moi de loin et du silence » (*idem* : 84) témoignent de la dimension topographique conférée à la nostalgie muette. Il en va de même de ces vers qui bornent le mouvement de l'esprit dans sa déambulation sans trêve « d'un silence / à l'autre / de l'univers » (*Lectures du vent* [1988], 2020 : 308).

Les deux silences délimitant la distance sillonnée par l'esprit révèlent la double métonymie qui affecte le sémantisme de ce vocable dans la poésie de Silvia Baron Supervielle. D'un côté, cet attribut du « songe de l'espace » (1983 : 21) désigne la rive absente, le lointain rêvé, de l'autre côté, il nomme le lieu où le sujet en fait l'expérience, la « rive réelle » (*idem* : 133). Toujours de manière métonymique, d'autres occurrences l'assimilent au songe lui-même, au périple imaginaire en tant que tel. Un des poèmes du volume *Après le pas* illustre, en les contrastant, les deux derniers cas de figure :

s'en aller par la trajectoire  
de ce silence qui veille  
par la foulée fulgurante  
de son fleuve de feuilles  
et par un autre silence  
plus clair et plus ouvert  
sentir le soleil dépasser  
l'horizon et par-delà  
le crépuscule successif  
par la fontaine de la nuit  
et l'aube de l'autre rive  
jusqu'à l'attente entière  
de l'arbre renversé (2020 : 421)

L'un des silences, celui qui « veille », singularise la rive présente, le lieu d'une promenade automnale le long du « fleuve de feuilles » qu'est la Seine. Le second, « plus clair et plus ouvert », correspond à la rêverie qui juxtapose des représentations de la traversée de l'espace et fait apparaître au bout du parcours « l'autre rive », celles des racines figurées par l'image de « l'arbre renversé ». Distinct du silence comme lieu dont on rêve et du silence comme lieu d'où on rêve, le silence-songe coïncide avec cette activité inhérente du travail poétique dont on sait, depuis Bachelard, qu'elle est inénarrable et que « [p]our la communiquer, il faut l'écrire » (1989 : 7), dans le sens le plus profond du mot. Et ce qu'*écrit* Silvia Baron Supervielle, c'est la rêverie d'un itinéraire sans cesse à recommencer :

invariable  
va-et-vient

d'un bout  
à l'autre  
de la nuit

d'un côté  
à l'autre  
de la mer (2013 : 81)

Prisonnier de la distance séparant les deux rives, l'esprit réitère indéfiniment son voyage. D'où ce constat mélancolique de Silvia Baron Supervielle, où la spatialisation du silence prend cette fois-ci la forme de cette région de l'univers intérieur habitée par le

fantasme : « (...) tant d'espace / a comblé / le silence » (2013 : 112). Du caractère invariable de la rêverie et de sa figuration sous forme de vacance de la parole témoigne également un des poèmes de son premier recueil, *Les Fenêtres* (1977) :

je ne bouge pas du lieu  
qui regarde le vent  
du lieu où je le garde  
où nulle pensée ne trouble le silence  
de haute mer la nuit et de rivage  
d'autel allumé au fond de la pénombre  
au bord du pays de la plaine  
comme un pas de flamme à l'horizon  
retenu dans la proue de l'espace  
le temps secoue le songe  
et je tombe sur les saisons  
qui m'emportent où je suis (2020 : 27)

Deux « lieux » structurent l'univers dans lequel se meut le sujet : celui de l'évasion, du « silence » que « nulle pensée ne trouble », celui où défilent les images de l'expédition tant convoitée (le « vent », la « haute mer », le « rivage », le « pays de la plaine », l'« horizon », la « proue de l'espace ») et, à l'opposé, contrastant avec le caractère éphémère du fantasme (« le temps secoue le songe »), celui où règne la loi restrictive du réel suggérée aussi par les vocables monosyllabiques qui closent le poème. La distance qui sépare un lieu de l'autre est marquée aussi syntaxiquement, aux structures nominales spatialisantes qui occupent la section centrale du poème s'opposant, dans les trois derniers vers, une séquence dominée par une forte présence verbale qui réintroduit la temporalité (« secoue », « tombe », « emportent »).

Bien souvent, c'est pendant la nuit, lorsque cesse le tumulte diurne et que plus rien n'en « trouble » l'action, que le sujet fait l'expérience du silence-songe. Certains poèmes circonscrivent cet intervalle de prédilection, comme ce court texte de *Plaine blanche* (1980) qui en indique le seuil :

quelquefois  
à la fin du jour  
le silence se pose  
et illumine  
le lever de la nuit (2020 : 50)

Un poème de *La Distance de sable*, repris sous une forme légèrement modifiée dans l'anthologie *En marge*<sup>2</sup>, propose une variation sur le même thème du déploiement nocturne du silence :

le soir  
je me détourne  
du silence lié  
et j'attends  
que la nuit  
recouvre  
et le délivre (1983 : 40)

S'il reprend ses droits à la tombée de la nuit, le silence se replie aux aurores, comme dans ce poème inédit qui marque l'autre extrémité du laps dans lequel il se manifeste :

quand le soleil  
de la rue  
aborde la façade  
le silence  
de ma chambre  
se retire (2020 : 654)

Mais la tombée de la nuit ne garantit pas toujours l'avènement du silence tant convoité, en dépit (ou peut-être à cause) de la fébrilité de l'attente. Ce que le poème consigne alors, c'est l'inefficacité du songe, sa rencontre ratée avec la page blanche :

la fin du jour  
s'attarde  
  
nul signal ou  
silence  
  
n'amène  
sur la feuille  
la tombée (1993 : 87)

---

<sup>2</sup> « à la fin du jour / je me détourne / du silence trouble / et j'attends / que la nuit / le délivre » (2020 : 110).

Par moments, le découragement s’empare du sujet songeur auquel la lucidité, dont il ne se départ jamais véritablement, rappelle souverainement que ni les élans de l’imagination ni les mots ne peuvent pallier la distance :

je ne peux plus  
reprendre le songe  
de l’espace

ni l’envol des chevaux  
attelés à la terre

la trace du poème  
est trop étroite  
et l’étrier de l’air  
enserme le silence  
qui cherche le vent  
libre (1983 : 21)

Cet aveu révélant le caractère faillible du songe est caractéristique du lyrisme maîtrisé<sup>3</sup> de Silvia Baron Supervielle, au même titre que la sobriété de son style et son inappétence pour l’innovation formelle. Loin de l’idéalisme que lui attribue le lyrisme traditionnel, le « je » des poèmes de Silvia Baron Supervielle n’éprouve pas la tentation de déréaliser ce qui entrave l’« envol » de l’imagination, n’auréole pas l’intériorité, mais se signale au contraire par son incapacité à faire abstraction du réel. Si impétueux qu’il soit, comme on peut lire dans ce poème du recueil *Autour du vide* (2008) repris dans *En marge*, le fantasme ne l’emporte jamais sur la lucidité :

que je parte  
au pays le plus  
lointain

que je perde  
l’image  
la plus proche

je ne quitte

---

<sup>3</sup> En se référant à la génération poétique à laquelle appartient Silvia Baron Supervielle, Jean-Michel Maulpoix emploie le syntagme « lyrisme critique » (2009).

pas la même  
fenêtre (2020 : 508)

Le sujet erre dans un univers qui ne correspond ni tout à fait au *dedans* qui rend possible le voyage vers la rive lointaine ni tout à fait au *dehors* dont il fait l'expérience immédiate (« ici reste / à jamais / en dehors / de moi », 1993 : 98). Dès lors, quitter la *rive réelle* n'est tout simplement pas envisageable : « si entrer était / possible // on pourrait / peut-être / sortir » (2020 : 631) ; « comment sortir / de la cloche / de cristal où / je me cogne // si je n'y suis / jamais entrée » (1988 : 112).

La dimension métopoétique de nombre d'écrits de Silvia Baron Supervielle permet de déterminer la fonction du silence-songe dans le processus créatif. Devenu objet du discours, l'acte poétique dévoile ainsi sa mécanique tripartite : au *cri* ou à l'*appel* initial, métaphores de la nostalgie de la rive absente, répond la rêverie silencieuse que la page cristallise ensuite sous la forme du poème. Le but premier de la parole poétique est d'apaiser le cri intérieur, de combler une absence : « à l'encre / j'écris // contre / les cris / à blanc » (1993 : 57). Comme la proximité phonétique le suggère, « crier » et « écrire » sont étroitement liés dans l'imaginaire de Silvia Baron Supervielle ; celui-ci découle de celui-là et en est la caisse de résonance. Parfois la voix qui des profondeurs du moi met en route le poème est à peine perceptible : « indiscernable / vibration / de l'édifice / qui emmure / le cri » (*idem* : 13). À d'autres moments, comme en atteste ce poème du recueil *Autour du vide*, son ancrage apparaît comme étant de nature quasi corporelle : « dans ce présent / anonyme veille / un appel sans / tour ni timbre / saisi au seuil / du sang » (2020 : 537). De nouveau, cette fois-ci par le biais de l'allitération que déploient les deux derniers vers, le *cri* et l'*écrit* manifestent leur indissoluble solidarité. Inaudible, le premier n'existe *objectivement* que par le signe qui le porte, qu'il anime et auquel il confère en même temps sa raison d'être : « j'entends un cri / dans l'encre / qui ne sait pas s'écrire (...) » (1983 : 39). La voix intérieure qui anticipe le poème déclenche le vagabondage de l'esprit : « et (...) on entend un cri / dans la page sourde / et (...) les ombres déjà / à l'affût s'unissent / pour entrer » (2013 : 110). Et c'est toujours elle qui suspend le flux de la rêverie une fois assouvie sa soif de voyage, comme en témoigne ce poème du recueil *Pages de voyage* (2004) repris dans *En marge* : « pèlerinages / sans prière / ni lieu // jusqu'à ce / que cesse / l'appel » (2020 : 489).

C'est au poème qu'aboutissent tous les départs imaginaires vers la rive absente et ses ombres tenaces. C'est lui qui donne forme, à la surface de la page, au silence-songe émergeant des tréfonds du moi. Un poème de *Plaine blanche* (1980), intégré dans l'anthologie *En marge*,

retrace son parcours : « nul mot // les ombres / du silence / se dessinent / et remontent / le rayon nu / du regard / qui écrit » (2020 : 34). Le lieu vide de mots de la page blanche s’emplit soudain de ce qui émerge du lieu du silence. C’est le faire du poème à partir de l’inaudible mouvement intérieur que reflète également ce texte d’*Espace de la mer* (1981), cité, toujours d’après *En marge* : « et à la fin / quand le centre / touche le fond // la main retire / du silence / la flèche » (2020 : 73). Quelques vers de *La Distance de sable* remontent eux aussi à la naissance du poème : « rien ne voit / le silence / qui entraîne / dans l’arène / son trait » (1983 : 66). Le même poème apparaît dans *En marge* sous une forme plus condensée et plus explicite, l’article défini qui accompagne le mot « trait » nommant l’écriture plus directement que ne le fait le possessif : « rien ne voit / le silence / qui entraîne / le trait » (2020 : 132).

*Flèche* ou *trait*, le poème se fait l’écho de ce que le songe muet ne peut exprimer. Seul recours contre la distance et la nostalgie, il coïncide avec cette *présence* qui s’installe à partir du moment où « ce qu’on entend / sans trêve / parler au fond / de soi muet / crève soudain / la terre du / papier » (1988 : 13). Il est ce lieu où le silence, pour mieux signifier le vide qui l’habite, se spatialise, que ce soit au moyen du langage figuré ou à travers la matérialité du poème.

## Bibliographie

- BACHELARD, Gaston (1989 [1960]). *La Poétique de la rêverie*. Paris : PUF.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2023). *La Langue de là-bas*. Paris : Seuil. ISBN ePUB : 9782021532883.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2020). *En marge*. Paris : Éditions Points.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2018). *Un autre loin*. Paris : Gallimard.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (2013). *Sur le fleuve*. Paris : Arfuyen.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (1993). *L’eau étrangère*. Paris: José Corti.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (1988). *Lectures du vent*. Paris : José Corti. ISBN ePUB : 9782402132039.
- BARON SUPERVIELLE, Silvia (1983). *La Distance de sable*. Paris : Granit.
- BLANCHOT, Maurice (1980). *L’Écriture du désastre*. Paris : Gallimard.
- BONNEFOY, Yves (1972). *L’Arrière-pays*. Genève : Skira.
- BRETON, Philippe et LE BRETON, David (2009). *Le Silence et la parole. Contre les excès de la communication*. Paris : Érès.

CORBIN, Alain (2016). *Histoire du silence*. Paris : Albin Michel.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir (1983 [1961]). *La Musique et l'Ineffable*. Paris : Seuil.

SAGAERT, Martine et MORELLO, André Alain (2022). *Silvia Baron Supervielle ou le voyage d'écrire*. Paris : Honoré Champion.

MAULPOIX, Jean-Michel (2009). *Pour un lyrisme critique*. Paris : José Corti.

STEINER, George (1999 [1969]). *Langage et silence*. Traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer.  
Paris : Seuil.